

CRISTINA ALGER

AU
NOM
DE NOS
SŒURS

« Ce qui se fait de mieux en matière de suspense
psychologique : nuancé, et plein de surprises
que vous ne voyez vraiment pas venir. »

HARLAN COBEN



CRISTINA ALGER

AU NOM DE NOS SŒURS

Le courage d'une femme peut-il avoir raison de la violence des hommes ?

Après plus de dix ans d'absence, Nell, agent du FBI, revient à Long Island où elle a grandi pour assister aux obsèques de son père, un inspecteur de police décédé accidentellement. Mais le meurtre sauvage de deux femmes l'entraîne dans une enquête troublante...

Au fil de ses investigations, Nell doit faire face aux vérités dérangeantes qui impliquent des collègues de son père. Et alors qu'elle est confrontée aux secrets les plus sombres de l'homme qui l'a élevée, de terribles souvenirs rejaillissent : la disparition de sa mère, assassinée quand Nell n'avait que sept ans.

Sur fond de corruption et de drame familial, Cristina Alger signe un puissant thriller brûlant d'actualité.

**« UN ROMAN HAUTEMENT POLITIQUE,
PROFONDÉMENT TOUCHANT ET PALPITANT. »**

The Sunday Times

Diplômée de Harvard et de la faculté de droit de New York, **Cristina Alger** a travaillé comme analyste financière chez Goldman Sachs. Son premier roman, *Park Avenue*, est paru en France en 2013 (Albin Michel) et a connu un succès retentissant à l'étranger. Best-seller aux États-Unis, *Au nom de nos sœurs* est son quatrième roman publié en France.

8,90 euros
Prix TTC France

Texte intégral
Rayon : Thriller

Adaptation : Tanguy Morin
Illustration : Tal Goretsky
© Stephen Mulcahey / Arcangel
© Andrew Lichtenstein / Getty Images

ISBN : 978-2-488853-02-6





Remède ou poison, la belladone, parfois surnommée « cerise du diable » ou « bouton noir », accompagne les femmes depuis des siècles dans leurs soins comme dans leurs vengeances.

Les éditions Belladone sont nées de l'envie d'explorer toutes les nuances du noir au féminin. À l'image de cette plante empoisonnée, nos héroïnes séduisent, déroutent et peuvent s'avérer mortelles. Méfiez-vous des apparences...

De la même autrice

Park Avenue, Albin Michel, 2013

Père et fils, Albin Michel, 2017

La Femme du banquier, Albin Michel, 2019

© Éditions Albin Michel, 2023

Traduit de l'anglais par Nathalie Cunningham

Pour l'édition poche :

© Belladone, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-488853-02-6

Maquette : Christine Porchat

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram
(@editionsbelladone) !

Belladone s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Cristina Alger

AU NOM
DE NOS SŒURS

Roman

*Traduit de l'anglais
par Nathalie Cunningham*

Albin Michel

*Pour ma fille.
Pour toutes les filles, petites ou grandes.*

« Son désir de donner un nouveau départ à la suite des événements auxquels il appartenait se heurta comme toujours à la même difficulté : au fait que tout le monde a un père, que rien n'arrive sans être précédé ou causé par quelque chose, et que chacun d'entre nous a été engendré et renvoie aux profondeurs des commencements, aux puits et aux abysses du passé. »

Thomas Mann, Joseph et ses frères

En ce dernier mardi du mois de septembre, nous allons disperser les cendres de mon père au large de Long Island.

Nous embarquons tous les quatre à bord du bateau de pêche de Glenn Dorsey avec une glacière remplie de canettes de Guinness, et l'urne. Direction plein est, vers Orient Point, l'endroit où tous les samedis, papa et Dorsey pêchaient le thon et le loup de mer. Nous jetons l'ancre dans les eaux calmes d'Orient Shoal. Dorsey prononce quelques mots sur la fidélité de papa à son pays, à sa petite ville, à ses amis, à sa famille. Il me demande si je souhaite dire quelque chose. Je fais signe que non. Je sais, ils pensent tous que je vais fondre en larmes. La vérité, c'est que je n'ai rien à dire. Cela faisait des années que je n'avais pas vu mon père. Je ne suis pas triste. Je ne ressens rien.

Quand Dorsey a fini son petit discours, nous baissons la tête pour observer une minute de silence. Ron Anastas, inspecteur à la brigade criminelle du comté de

Suffolk, retient ses larmes à grand-peine. Vince DaSilva, le premier partenaire de papa, se signe en marmonnant quelques mots à propos de l'Esprit saint. Ils vont tous les trois à la messe le dimanche à l'église St. Agnes de Yaphank. Du moins, c'est ce qu'ils faisaient dans le passé. Nous aussi, autrefois. Mais depuis mon départ de Long Island il y a dix ans de cela, je n'ai pas posé le pied dans une église, à part pour trois ou quatre mariages. Cette journée, je préfère nettement la passer dehors. Il règne une atmosphère étouffante dans l'église St. Agnes, même une fois passées les chaleurs estivales. Aujourd'hui encore, j'entends le ronronnement du vieux ventilateur installé au fond. Je sens sur la paume de ma main le contact du billet destiné au plateau de quête. J'ai honte rien que d'y penser.

La mer est calme. Un orage est annoncé, mais pour le moment, pas un nuage dans le ciel. Dorsey observe un temps de silence plus long que nécessaire. Les mains jointes, il bouge les lèvres comme s'il priait. Les autres commencent à s'impatienter. Vince se racle la gorge. Ron se balance d'un pied sur l'autre. Il est temps d'en finir. Dorsey redresse la tête, me tend l'urne. Je l'ouvre. Le vent emporte les cendres de mon père sous le regard des trois hommes.

C'est ce que mon père aurait voulu, je crois. Une cérémonie courte, émouvante, sans chichis. Il a retrouvé la mer, le seul endroit où il semblait être en paix. Pendant la messe, il ne tenait jamais en place. Comme un collégien. Nous nous installions au fond, de manière à pouvoir nous éclipser avant la communion. Papa détestait, disait-il, le goût des hosties rassisées et du mauvais vin. Toute petite déjà, je savais qu'il mentait. En fait, il ne voulait pas se confesser, tout simplement.

Une fois les cendres dispersées, Dorsey nous tend à chacun une canette de Guinness et nous trinquons. « À Martin Daniel Flynn, qui nous a quittés trop tôt. » Papa venait d'avoir cinquante-deux ans quand sa moto a dérapé, à deux heures du matin, sur la grande route de Montauk. Je devine qu'il avait bu plus que de raison, même si personne n'a osé le mentionner. Cela ne sert à rien de chercher des coupables. Selon Dorsey, les pneus de la moto étaient usés, la route humide, le brouillard épais. Fin de l'histoire.

Les trois autres ne contestent jamais ce que dit Dorsey. De toute la bande, c'est lui qui est monté en grade le plus vite. Une fois nommé chef de la police du comté, il a pris dans son équipe papa et Ron Anastas, jusque-là simples policiers. Puis il a fait en sorte que Vince DaSilva soit nommé au grade d'inspecteur du Troisième District, la partie du comté concentrant les plus gros problèmes de violence et comprenant les villes de Bay Shore, Brentwood, Brightwaters et Islip. C'était là qu'ils avaient tous les quatre commencé leur carrière. Là que mon père avait rencontré ma mère, Marisol Reyes Flynn. Papa qualifiait le Troisième District de zone de guerre. Non sans raison, pour lui en particulier.

Dorsey et papa se connaissaient depuis longtemps. Nos familles sont installées dans le comté de Suffolk depuis trois générations. En remontant plus loin encore dans le temps, on tombe sur Schull, un petit village de la côte sud-ouest de l'Irlande. Papa et Dorsey disaient souvent en plaisantant que nous étions sans doute tous plus ou moins cousins. Et en effet, ils étaient tous les deux grands, avec les cheveux brun foncé, les yeux verts, le visage anguleux, le regard curieux. Toute sa vie, mon père a gardé sa coupe de cheveux militaire.

Quant à Dorsey, il m'est arrivé de le voir avec une moustache, des rouflaquettes ou une imposante toison. Mais quand il a les cheveux courts, on peut tout à fait le confondre avec papa de loin.

Nous sortons les cannes à pêche. Les gars racontent des anecdotes sur leurs débuts dans le Troisième District. Leurs fonctions de policiers en civil leur permettaient de se pointer au boulot en tee-shirt Led Zeppelin, avec des Vans aux pieds. Le bon vieux temps. Ils ne se rasaient jamais. Quand ils avaient trop picolé la veille, ils ne se douchaient pas. À peine sortis du lit, ils quadrillaient la zone en voiture banalisée. Pas besoin d'aller bien loin pour tomber sur des embrouilles. Déjà à l'époque, les gangs occupaient le terrain. Les actes de violence sont fréquents, la drogue omniprésente. Si le comté de Suffolk comprend beaucoup de grosses fortunes, quasiment la moitié de la population du Troisième District vit plus ou moins sous le seuil de pauvreté. Le nec plus ultra, niveau formation sur le terrain pour un jeune flic, disait papa. La plupart des chefs de la police du comté y ont fait leurs classes.

Dorsey déclare que papa était le flic le plus impitoyable de toute la région, et l'instructeur idéal pour un policier débutant. Les autres hochent la tête. Dorsey a peut-être raison. Papa avait une notion inébranlable, presque évangélique, du bien et du mal. Ce qui n'excluait pas certaines contradictions. Il détestait la drogue, mais ne voyait aucun inconvénient à se brûler l'estomac au whisky. Il démantelait régulièrement des cercles de jeux, mais organisait chaque mois une partie de poker qui attirait des avocats et quelques juges célèbres de Long Island. S'il y avait bien des gens qu'il méprisait, c'était les maris ou les pères violents. Pourtant, je l'ai

vu un jour frapper ma mère si fort qu'elle a gardé pendant longtemps la marque rouge de sa main imprimée sur son visage. Papa avait son propre code de conduite. J'ai très vite appris à ne pas le remettre en question. Du moins pas ouvertement.

Quand papa vous donnait une leçon, c'était brutal. Pas le genre de leçon qu'on oublie. Dorsey aimait tout particulièrement raconter la fois où il avait demandé à Anastas de s'allonger sur un brancard à l'institut médico-légal et de se recouvrir d'un drap. La raison, c'est qu'il y avait alors dans l'équipe un jeune policier tout juste sorti de formation, un certain Rossi. Comme son père était juge, Rossi avait la grosse tête. Il venait au boulot en vêtements de créateur – Armani, Hugo Boss –, ce qui ne manquait pas de hérisser papa. Alors un jour mon père l'a emmené à l'institut et lui a demandé de s'approcher du fameux brancard. Là, Anastas s'est redressé brusquement et Rossi s'est pissé dessus, inondant son pantalon à six cents dollars. À partir de là, il a fait ses emplettes chez JCPenney comme tout le monde.

Cette histoire, Dorsey l'a racontée une centaine de fois, mais il nous la répète, et nous éclatons tous de rire comme si nous ne l'avions jamais entendue. Ça fait du bien de se souvenir que papa avait de l'humour, parce qu'il pouvait être drôle, vraiment. Il lui arrivait de ne rien dire de toute une soirée, et puis tout à coup il vous sortait une plaisanterie, comme ça, à froid. J'échange un sourire avec Dorsey et lui adresse un signe de tête reconnaissant. C'est ce genre de chose que je veux garder de papa aujourd'hui. Pas ses colères. Pas sa tristesse. Pas sa consommation d'alcool, qui a eu raison de lui sur une portion de chaussée glissante.

Le soleil se couche enfin. Le ciel prend une teinte bleu-mauve. Dorsey déclare qu'il est temps de rentrer. Nous avons pêché plus que notre quota de loups, mais avec trois flics à bord – et surtout ces flics-là, qui tous, comme mon père, sont nés ici, y ont passé leur enfance et y mourront sans doute –, qui va venir nous parler de quotas ? Ces gars-là, surtout Dorsey, sont ce que Hampton Bays a de mieux comme héros du cru.

Ils sont bien imbibés. Ils parlent fort, se répètent, me serrent énergiquement dans les bras sur le parking, pas juste une fois, mais deux, voire trois fois. Anastas me propose de venir dîner chez lui. Je décline l'invitation, explique que je suis fatiguée, que j'ai besoin de passer un peu de temps seule pour décompresser. Il semble soulagé. Il a une femme, Shelley, et trois gosses. Pourquoi irait-il s'encombrer d'une nana de vingt-huit ans à la mine renfrognée ? Quant à DaSilva, il est en plein divorce. Je parie qu'il va se rendre directement au bar une fois qu'on se sera dit au revoir.

Après quelques plaisanteries, Anastas et DaSilva s'en vont chacun de leur côté en titubant un peu. Ils ont tous les deux un monospace, la voiture idéale pour trimbaler des sièges auto, des crosses de hockey et des passagers divers et variés. Dorsey tend le doigt vers la Harley-Davidson que j'ai prise pour venir ici. C'était la préférée de papa. Il l'avait achetée il y a longtemps, l'avait restaurée lui-même petit à petit. Il avait quatre motos – du moins avant l'accident. Maintenant, il n'en reste plus que trois je suppose. Ses bébés, comme il les appelait. Des bébés dont il prenait amoureusement soin et qui monopolisaient tout son temps libre, comme des oisillons affamés.

— Bonne route, me dit Dorsey en me serrant affectueusement dans les bras.

Son épouse – sa copine de lycée – est morte dans un accident de voiture quelques années après leur mariage. Il ne s'est jamais remarié, n'a jamais eu d'enfant. Papa lui a demandé d'être mon parrain, fonction qu'il a occupée avec sérieux. Mes quatre grands-parents sont morts. Mes parents étaient, comme moi, enfants uniques. Je me rends compte maintenant que Dorsey est en quelque sorte la seule famille qu'il me reste. Je ressens un pincement au cœur. Je regrette de ne pas avoir davantage entretenu cette relation.

— Merci, dis-je en posant la tête sur son bras. Elle est belle, cette moto. Ça me fait du bien de remonter sur une bécane.

— Tu n'en as pas à Washington ?

— Je ne suis pas suffisamment chez moi pour m'occuper de l'entretien d'une moto.

— C'est vrai qu'à chaque nouvelle affaire, tu te déplaces.

— Je suis devenue une vraie experte pour faire mes valises. Depuis que je suis sortie de formation, je crois que je ne les ai jamais posées.

— Ton père était pareil. C'est pour ça qu'il aimait tant camper je suppose.

— Il m'a tout appris.

J'avance vers la moto.

— Tu es sûre que tu t'en sortiras avec cette grosse cylindrée ? Je peux te ramener chez toi si tu veux.

— Ne t'inquiète pas.

— La route risque d'être glissante.

— Je t'assure, ça va.

Je sais ce qu'il pense. Il est saoul, et pour ma part j'ai bu au-delà de la limite autorisée. Mais je tiens bien l'alcool et, contrairement à mon père, je sais quand

m'arrêter. Je ne bois pas comme il le faisait, jusqu'à se mettre minable. Du moins pas en public. Comme beaucoup dans la police, s'il m'arrive de boire plus que de raison, c'est en privé.

— Tu sais que j'ai toujours rêvé de monter sur cette moto, dis-je en souriant pour essayer d'alléger un peu l'ambiance. Papa me proposait de faire son entretien le week-end, mais je n'osais pas lui demander de l'essayer.

Nous éclatons de rire.

— On peut dire que ses motos, il les aimait !

— C'est sûr. Si la maison avait pris feu, je suis sûre qu'il les aurait sauvées elles en premier, et moi après.

— Ne dis pas ça. Ton père t'aimait plus que tu ne te l'imagines.

— Tu sais où est passée sa moto ? Celle qu'il conduisait le jour de l'accident ?

La question me hante depuis un certain temps mais je n'ai pas encore trouvé le bon moment pour la poser. Ça peut paraître ridicule comme détail, pour quelqu'un qui vient de perdre son père. Mais c'est l'une des choses que j'ai besoin de savoir avant de quitter la région pour toujours.

Dorsey fronce les sourcils.

— Elle est partie à la fourrière. Je suppose qu'elle y est toujours. Je peux vérifier.

— Elle n'est pas au labo ?

— Non. C'est un accident, clairement. J'ai signé le certificat. Je n'ai pas pensé à te le donner. C'est un tas de ferraille maintenant.

Il grimace en se rendant compte de ce que sa formule suggère.

— Désolé. Je voulais juste dire que...

— J'ai compris. Pas de problème. Alors je dois la récupérer à la fourrière, c'est ça ?

— Je peux leur demander de l'emmener à la casse si tu veux. Ça t'évitera de perdre ton temps.

— Non, ne t'embête pas. Je préfère m'en charger moi-même.

— La moto est pas mal cabossée. Je ne suis pas sûr que ça soit bon pour toi de voir ce genre de chose.

— Je suis une grande fille, Glenn. Je sais ce qui se passe lors d'un accident mortel.

— Bien sûr. Simplement, c'est différent quand c'est un membre de la famille.

Il détourne le regard. Ses yeux sont humides.

Je baisse la tête, réfléchis.

— Tu as raison. J'appelle la fourrière demain. C'est toujours Cole Haines qui bosse là-bas ?

— Oui. Il s'occupera de tout. Je viendrai voir comment ça va demain matin.

Il me regarde enfourcher la moto.

— Dis-moi, tu as pris contact avec Howie Kidd ?

— Le notaire de papa ? Oui. Il passe à la maison demain pour les questions de succession. Merci de me le rappeler. J'avais oublié.

— Tu veux que je vienne ? Pour t'aider, pour remplir les papiers.

— Non, merci. Ça va aller vite, j'en suis sûre.

— Bon. Si tu as besoin de quoi que ce soit, appelle. Ce genre de moment, ça peut être dur à vivre.

— Merci, Glenn. Merci pour tout.

Il me salue à la façon des policiers, deux doigts sur la tempe, puis s'éloigne. Je démarre. Il se retourne, m'adresse un petit sourire triste.

— Nell, ma belle...

— Oui ?

Il m'envoie un baiser. Je fais de même.

Ma gorge se noue. Cela fait longtemps que je n'ai pas échangé ce genre de geste avec quelqu'un.

Je sors du parking avant Dorsey. Ça fait du bien de bouger, après tout ce temps passé sur le bateau. Revigorée par l'air froid, je descends la route, traverse le pont de Ponquogue et arrive à la maison au bout de Dune Road.

Même si je n'arrive pas encore à m'y faire, c'est la mienne à présent. Pas pour longtemps. Je vais être obligée de la vendre. Je ne peux pas me permettre de la garder. Et même si je le pouvais, cela n'aurait aucun sens. Je n'ai pas pris de vacances depuis six ans. Pourquoi irais-je m'encombrer d'une vieille baraque au fin fond de Long Island, dans une région qui me rappelle autant de bons que de mauvais souvenirs ?

Cette maison, c'est mon grand-père, Darragh Flynn, « Pop », qui l'a construite, dans les années 50, quand on pouvait avec un salaire de simple policier s'acheter un lopin de terre avec vue sur la baie. Aujourd'hui, avec ce genre de vue, il faudrait déboursier un demi-million de dollars au bas mot. La maison est aussi pittoresque et minuscule qu'un camping-car. Si quelqu'un l'achetait, ça serait je pense uniquement pour le terrain. Le bâtiment lui-même n'est qu'une boîte avec un toit en bardeaux gris et des portes coulissantes bon marché, le tout mal entretenu. Pourtant, avec cette terrasse donnant sur la baie de Shinnecock au nord et ces vastes étendues de dunes herbeuses tout autour, la maison n'est pas dénuée de charme. L'idée que quelqu'un puisse passer au bulldozer ce terrain marécageux pour y construire une villa de luxe avec piscine et court de tennis me révolse. Mon père réagirait pareil.

Je suis arrivée ici il y a un peu plus d'une semaine, après le coup de fil de Glenn m'annonçant sa mort. Je n'ai pas décidé quand je rentrerai. Pour le moment, rien ne m'attend au boulot. À Washington j'habite dans un petit appartement dans un immeuble du quartier de Georgetown, avec un système d'air conditionné défaillant qui laisse des flaques d'eau dans la cuisine, et des odeurs de curry qui remontent du restaurant indien au rez-de-chaussée. Mes voisins sont des étudiants fumeurs de shit et fans de techno. Parfois, je les entends se disputer ou faire l'amour, et la nuit, quand ils mettent leur musique, les basses font vibrer mes murs. Je me dis toujours que je vais me plaindre, mais je ne le fais jamais. De toute façon je ne dors pas beaucoup. Quand on se croise dans le hall, ils me disent poliment bonjour d'un signe de la tête. S'ils savaient que je suis au FBI, je suppose qu'ils feraient preuve de plus de discrétion dans leur consommation de shit. À leur décharge, il m'arrive de m'absenter plusieurs semaines d'affilée. Quand je suis chez moi, j'ai des horaires décalés : je pars tôt le matin et rentre souvent bien après minuit. Je n'ai pas d'animal domestique, pas de plantes, pas de compagnon. Je pourrais faire rentrer tous mes vêtements dans un sac de sport. Je me demande dans combien de temps ils se rendront compte que je suis partie. Peut-être jamais.

La seule personne qui m'a appelée depuis que je suis ici, c'est Sam Lightman, mon patron du département des sciences du comportement. Il y a un mois, j'ai tué quelqu'un dans l'exercice de mon métier. Un certain Anton Reznik, complice de Dmitry Novak, lequel dirige l'un des plus juteux réseaux de drogue et de prostitution de la mafia russe aux États-Unis. Ses amis le surnommaient le boucher – ça donne une idée du

personnage. Pas le genre pour qui je verserais une larme. Il n'empêche, tuer un homme n'est jamais une partie de plaisir, et cette fois-ci, j'ai dégusté. Tout d'abord, une balle m'a déchiré l'épaule au cours de la fusillade. J'ai eu de la chance, si on veut. À quelques centimètres près, elle m'aurait perforé l'artère brachiale. J'aurais certainement été tuée sur le coup. Résultat, j'ai échangé ma carte du FBI et mon arme de service contre quelques points de suture, un congé maladie et les coordonnées d'un psy agréé, spécialisé dans le stress post-traumatique. À l'heure qu'il est, mon épaule devrait, d'après les médecins, être guérie, et c'est en partie vrai. Elle est toujours un peu douloureuse, en particulier le soir, mais c'est sans doute parce que je n'ai pas trouvé le temps de faire les séances de rééducation nécessaires à la reconstruction des muscles sous la zone blessée. D'après le FBI, ma tête devrait être d'aplomb. Ce qui n'est pas encore le cas. Mais peut-être qu'elle ne l'a jamais été.

La mort de mon père me permet d'avoir en quelque sorte un répit. « Prends autant de congés que tu veux », m'a dit Sam Lightman, ce qui, nous le savons tous les deux, veut dire « le moins de congés possible ». Je vois bien qu'il commence à trouver ma convalescence un peu longue. Je suis prête à parier que sa hiérarchie le pousse à me renvoyer sur le terrain, ou bien à se séparer de moi. Ces derniers temps, j'en viens à me dire que la dernière solution serait la meilleure.

Je me verse un bon verre du whisky de papa et vais m'installer sur la terrasse avec une couverture en laine. Je bois, seule, dans le silence, comme il le faisait presque tous les soirs sans doute, jusqu'à ce que les derniers feux du coucher de soleil s'éteignent et que les étoiles éclairent le ciel. J'écoute le rugissement des vagues

et quelques lointains échos de musique provenant de l'un des bars de l'autre côté de la baie.

C'est fini. Jamais plus je n'éprouverai ce besoin impérieux de revenir ici, chez moi. Pas plus pour les vacances que pour un anniversaire ou le mariage de personnes que je considérais autrefois comme des amis, mais auxquelles je ne pense plus. Je ne me sentirai plus obligée d'appeler mon père, ni coupable de ne pas l'avoir fait. Je peux brûler ses affaires, vendre sa maison, ne plus jamais revenir. Ce soir pour la première fois depuis des années, je n'ai pas besoin de somnifères. Je m'allonge sur le divan de la terrasse, pose les pieds sur la table en bois flotté. Je ferme les yeux et me laisse emporter par la nuit.

2

C'est le cri d'une mouette qui me réveille. J'ouvre les yeux. Il fait jour. Il me faut quelques secondes pour trouver mes repères. Je me redresse brusquement, regarde autour de moi. La terrasse en bois délavé. Cet espace ouvert autour de moi. J'avais oublié le plaisir qu'il y a à se réveiller dehors, le visage face au ciel.

Il flotte dans l'air quelque chose que je ne sentais pas il y a quelques jours. L'odeur de sel, de tourbe, mais aussi, et pour la première fois depuis que je suis revenue ici, de feu de bois. Un panache de fumée sort de la cheminée d'une maison voisine. Je me lève, regarde les volutes s'élever, puis se fondre dans le gris ardoise du ciel.

L'automne est là. Ma saison préférée sur Long Island. La palette de couleurs passe du vert vif et du bleu intense à des bruns et des gris plus discrets. Les marécages se parent de jeux d'ombre et de lumière. À quelques mètres de la terrasse, une aigrette blanche comme neige s'est figée, tel un piquet dans un océan de sumac et

de millet vivace. Brusquement, vive comme l'éclair, elle plonge le bec dans l'eau et gobe un petit poisson. Puis elle se transforme à nouveau en statue pour guetter sa prochaine victime. Enfant, je pouvais passer des heures à observer les aigrettes. J'admirais leur plumage d'un blanc pur et leur long cou gracieux. Je leur trouvais des airs de danseuses classiques. Papa m'avait expliqué qu'elles avaient failli disparaître parce que les femmes admiraient leurs plumes au point qu'on les tuait pour orner les chapeaux. Cette histoire m'avait bouleversée.

En même temps, les aigrettes sont des tueuses impitoyables. Elles ouvrent grand leurs ailes tout en cachant leur bec, de sorte que les petits poissons croient trouver sous leur ombre un abri contre le soleil. Parfois, on voit leurs pattes délicates se déplacer dans l'eau à un rythme dont la régularité a quelque chose d'hypnotisant. On dirait qu'elles dansent. En réalité, elles remuent les sédiments à leurs pieds pour en faire sortir les proies. Elles tuent les petits poissons. Nous les tuons. Juste retour des choses.

L'océan va bientôt devenir froid. Pour survivre, les aigrettes, de même que les pluviers ou les mouettes, seront forcées de descendre plus au sud. Elles disparaîtront d'un jour à l'autre. Un matin, à mon réveil, elles ne seront plus là. Petite, je regrettais leur départ. Leur migration marquait la fin de la saison où on peut vivre dehors et le début d'un long hiver calfeutrée dans la maison avec papa. Les hivers sont sombres et longs sur Long Island. La plupart des gens qui restent à la mauvaise saison s'alcoolisent davantage, et mon père ne faisait pas exception. Je me demande si je serai toujours ici quand les oiseaux partiront, ou si moi aussi j'aurai pris la direction du sud. Le moment est sans doute venu de

commencer à envisager le départ. Le mordant de l'air est là pour me le rappeler.

J'ouvre la porte coulissante, rentre me passer le visage sous l'eau au lavabo de la salle de bains. Je remplis un verre à ras bord et l'avale d'un trait pour tenter de lutter contre les effets de tout le whisky ingurgité la veille sur un estomac vide. Je reste plantée devant le miroir. J'ai perdu du poids. Mes joues sont creuses. Mes yeux semblent enfoncés dans leurs orbites. Je ne me prépare plus de vrais repas. Je serais incapable de dire à quand remonte ma dernière douche. Avec mon épaule, difficile de me laver, même les cheveux. Ça me fatigue vite. Et ensuite je dois changer le pansement, qui a pris l'eau. Ces temps-ci, un tel geste représente pour moi beaucoup d'efforts. De toute façon, je ne m'attends pas à des visites. Malgré tout, c'est avec effarement que je contemple mon reflet. Je ne prends pas beaucoup soin de mon apparence en ce moment, et ça se voit.

J'ouvre le robinet de la douche. Je dois me ressaisir avant la visite d'Howard Kidd cet après-midi. Il y a des papiers à signer, des comptes en banque à clôturer. Une maison à vendre. Des factures à payer. Je laisse tomber mes vêtements sur le carrelage. Dans un gargouillement, le robinet laisse échapper un flot d'eau jaune whisky. Couleur rouille. Il faudrait changer les tuyaux. Les portes coulissantes aussi. Refaire la terrasse, le toit. Le dernier ouragan a emporté l'une des fenêtres, que personne n'a songé à remplacer. Avant, mon père fixait des planches par-dessus les fenêtres à l'approche de la saison des ouragans. Le bois est ponctué de marques de clous. Un agent immobilier me dirait de les dissimuler sous une couche de peinture quand je me serai décidée à vendre. Mais je les aime, ces marques. Petite, je passais les mains

dessus, cherchant du bout des doigts ces petites bosses et rivets métalliques – autant de cicatrices des batailles livrées et gagnées par la maison.

Il faudrait faire des travaux, vraiment. Je le sais. Mais quelle utilité de repeindre les murs et de remplacer les portes, alors que très certainement les nouveaux propriétaires raseront tout ça ? Peut-être quelques heures de ménage et de rangement suffiront-elles pour rendre l'intérieur présentable. Je pourrais ranger les effets personnels, décrocher les trophées de chasse de mon père – la tête de cerf avec ses yeux brillants, le requin pèlerin au nez pointu au-dessus de la porte d'entrée. Faire en sorte que le système d'air conditionné ne fuie plus et que le frigo cesse de faire cet étrange bruit de crécelle. Il faudrait que je sorte de la commode les affaires de mon père. La porte du bureau est fermée, de même que le cagibi où il rangeait ses armes, dont il faut que je me débarrasse d'ailleurs, ainsi que de sa vieille brosse à dents posée sur le bord du lavabo. Les cendres de ma mère sont peut-être encore planquées au fond du placard du bureau, dans cette urne à col en bronze terni par la poussière. Pas sûr, mais je suis prête à parier que oui. Je n'ai pas encore eu le courage de vérifier.

Je dois récupérer la moto de papa à la fourrière. Si elle peut être réparée, je la garderai. Sinon, je l'emmènerai à la casse. C'est quelque chose que je dois faire moi-même, que je ne peux pas déléguer à Cole Haines. Cette moto, elle mérite des adieux en bonne et due forme. Comme mon père.

Il me reste tellement de démarches administratives à faire. L'idée suffit à m'épuiser. Je voudrais la repousser dans un coin de mon esprit en espérant qu'elle disparaisse, comme le brouillard qui enveloppe la maison aux

premières heures du matin. Mais elle s'entête à rester. Personne d'autre que moi qui puisse faire tout ça. L'eau qui sort du pommeau de douche commence à s'éclaircir. Je me place dessous. Elle est fraîche, mais ça fait du bien. Ça me réveille, ça débarrasse mon cerveau des toiles d'araignées qui s'y sont accumulées. La plomberie de cette maison a toujours été capricieuse. Militaire jusqu'à la moelle, mon père croyait aux bienfaits de la douche glacée. Quand j'étais adolescente, je lui en voulais de me forcer à me laver à l'eau froide. Ses propres douches duraient deux ou trois minutes. Courtes. Brutales. Glacées. J'avais l'impression qu'elles constituaient pour lui une forme de punition, comme s'il se repentait des péchés commis la nuit précédente. Il n'avait aucune idée du temps qu'il fallait à une adolescente pour se laver les cheveux, appliquer son après-shampooing, se raser les jambes. Ou peut-être qu'il le savait, mais voulait me punir moi aussi. À quinze ans, je me suis coupé les cheveux très court, avec mes propres ciseaux et l'approbation de mon père, convaincu par le côté pratique de la chose. Pour lui, sèche-cheveux et lisseur ne présentaient aucune utilité, surtout pour une jeune fille sportive se préoccupant peu de son apparence. Ce en quoi il n'avait pas tort. Depuis, j'ai toujours eu les cheveux courts.

Je sors de la douche, me sèche. Je tire le dernier pansement de la boîte et le colle sur mon épaule. Je mets mon jean et un sweat-shirt avec des trous pour les pouces en bas des manches pour les empêcher de remonter. J'enfile un harnais, et par-dessus, un gilet du FBI en laine polaire que j'ai emprunté à Sam Lightman et ne lui ai jamais rendu.

Je sors mon Smith & Wesson du tiroir de la table de chevet. Mon revolver personnel, celui que j'ai toujours

sur moi depuis qu'on m'a confisqué mon arme de service le mois dernier. Je le coince dans le harnais, sous les pans du gilet. Je compte bien conserver cette habitude, du moins tant que Dmitry Novak – l'homme que nous espérions pouvoir arrêter le jour où j'ai tué Anton Reznik – ne sera pas mis en détention provisoire. J'imagine que Novak m'en veut d'avoir abattu son tueur préféré. Tant qu'il ne sera pas derrière les barreaux, je ne serai pas en sécurité, et même là... Avec au compteur six années au département des sciences du comportement, je me suis fait plein d'ennemis en plus de Novak. Des ennemis qui ont la mémoire longue et le doigt sur la gâchette. Il est probable que je ne sorte plus jamais sans une arme. Comme papa. Il en avait toute une collection, méticuleusement entretenue et gardée dans un placard fermé à clé bien sûr. Dès qu'il se levait, il s'armait, et quand il dormait, c'était avec une arme à portée de main, généralement dans le tiroir de sa table de nuit. Jamais il n'aurait imaginé faire autrement. Dans son monde à lui, vous étiez soit un prédateur, soit une proie. Une aigrette ou un poisson.

Après avoir mis le café en route, je cherche le numéro de la fourrière du comté de Suffolk et le compose. Je sais qu'il est trop tôt pour que Cole soit arrivé, mais ça me convient de ne pas avoir à parler de la mort de papa. Je laisse un message bref avec mon nom et mon numéro de portable, en précisant que j'aimerais venir récupérer la moto de mon père dès que possible. Mon idée, c'est de faire vite, sans me poser de questions. La perspective de voir la moto de papa réduite à un amas de ferraille tordue me retourne l'estomac. À la lumière de cette matinée tranquille, je me rends compte que

Dorsey a raison. J'ai peut-être vu beaucoup de scènes de crime, mais quand ça concerne la famille, ça change tout.

Je me verse du café et regagne la terrasse avec ma tasse. J'ai tout juste bu une gorgée quand le téléphone sonne. Je vérifie le numéro entrant. En reconnaissant celui de Sam Lightman, je serre les dents, laisse sonner quelques secondes, puis réponds :

- Nell Flynn à l'appareil.
- Comment ça va, Nell ?
- Super bien.
- Et ton épaule ?
- Impec.
- Les obsèques de ton père ?
- C'est fini.
- Tu es prête à rentrer alors.
- Tu es prêt à me réintégrer ?

Sam se racle la gorge, comme quand il doit annoncer une mauvaise nouvelle.

- À ce propos, j'ai parlé à Maloney.

Paul Maloney est le directeur adjoint du département des affaires administratives, une branche du FBI dont j'ignorais l'existence il y a un mois et avec laquelle j'espère bien ne plus jamais avoir affaire. Après la fusillade, il a tenu à ce que je suive quelques séances de thérapie avec le docteur Ginnis, un psychiatre agréé par le FBI. Le docteur Ginnis fait son rapport à Paul Maloney, qui a le dernier mot en ce qui concerne ma réintégration dans le service. J'ai l'impression qu'il rechigne à donner son feu vert tant que je ne fais pas ce que lui me dit de faire, entre autres aller à toutes ces séances de psy que j'ai évitées jusque-là.

- Et alors ?

— Maloney est inquiet. Il dit que tu n'es pas assidue aux séances.

— Je n'ai pas besoin de rééducation. Je me sens bien.

Je pose délicatement la main sur mon épaule, tâte la blessure pour voir si la zone est encore sensible. Elle l'est. Je retire ma main.

— Il ne s'agit pas juste de kiné. Il faut que tu voies le docteur Ginnis également.

— Je l'ai déjà vu.

— Nell, tu ne peux pas y aller une fois et dire que ça suffit.

— Ce n'est pas de ma faute si j'ai été obligée de quitter Washington.

— Je sais bien. Mais tu pourrais faire des séances par téléphone. Le docteur doit rédiger un rapport sur ton état mental. Tant que ça n'est pas fait, tu n'auras pas d'avis favorable.

— Je vois.

— On a besoin de toi dans l'équipe, Nell. J'ai besoin de toi.

— Serais-tu en train de me supplier ?

— Je le ferais si je pensais que ça pourrait marcher.

— Tu ne peux pas demander à Ginnis un truc du genre certificat ? Je n'ai vraiment pas envie de m'allonger sur un divan et de parler de mon enfance.

Ma voix a pris un ton irascible qui m'agace moi-même.

— Ce n'est pas ce qu'on te demande.

— Pourtant, c'est précisément ce qu'il veut que je fasse. Il en a un, de divan. Je l'ai vu. Je m'y suis allongée. Une fois. Ça m'a suffi.

Sam rigole malgré lui.

— Forcément, il est psychiatre. C'est un peu son boulot. Tu sais, ça pourrait t'aider à te sentir mieux.